

DES AILES SOUS
MA PEAU

Chris Roy

DES AILES SOUS
MA PEAU

Roman

Du même auteur :

Là-haut les anges

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3866-6

© Chris Roy

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

«Les murs sont avant tout tes murs. Ils peuvent reculer devant tes pas, mais ta liberté même reste une enceinte si tu ne sors pas de toi-même.»

La tête contre les murs, Hervé Bazin.

«Le personnage d'un livre peut-il être le même au début et à la fin d'un livre? Y aurait-il un livre, y aurait-il une histoire sans cette distance, cette subtile transformation d'une identité?»

Trilogie New-Yorkaise, Paul Auster.

PROLOGUE

Ostende

Réveillon 1997

Premières minutes de l'année 1998. Vents violents annoncés sur les plages de la côte.

«5... 4... 3... 2... 1, bonne année!» hurle Red dans le micro.

Une maison bourgeoise. Du désordre. Des bouteilles d'alcool. Des verres renversés. Un feu de cheminée. Des flammes qui vacillent à chaque rafale. Des corps qui dansent. Jeunes. Quelque chose flotte dans l'air. Insouciance. L'heure est sacrée. Dans les yeux, dans les mots, demain est loin, on est dans l'instant et tout est parfait.

Les têtes tournent un peu, l'émotion, la fête, la vérité d'être. Les errances, les incertitudes de l'âge — si léger au vent — s'atomisent sous les effets

de l'alcool. Ils ont dix-sept ans, certains déjà dix-huit. Cette année, les parents d'Hugo ont prêté leur maison d'Ostende pour la soirée du réveillon.

C'est Red qui est derrière la console. Il est musicien. Il est à sa place. Il manie les platines avec talent. Paula, Valeria, Debby, Arno, Jocelyn, Hugo, Lars et la belle Azel, une histoire d'amis. Rencontrés sur les bancs de l'école, complices et solidaires jusque-là, le temps dira jusqu'où. Aujourd'hui, ils sont tous inscrits à l'université de Gand, même Red qui ferait n'importe quoi pour rassurer son père.

Comme dans tous les groupes, il y a quelques tensions, mais ça passera avec le temps, ils l'espèrent.

Pour tous, leur confiance en l'avenir est inébranlable.

Ce soir, Azel semble absente de la fête, son esprit est ailleurs. Lars s'approche du fauteuil dans lequel elle a rêvassé une bonne partie de la soirée, à part, solitaire, comme en dehors du monde. Il pose sa main sur sa tête, caresse sa chevelure blonde et douce.

— Ça va ? demande-t-il.

Elle tourne la tête dans un mouvement lent, plante son regard perçant vers lui et hausse les épaules en guise de réponse.

— J'ai soif... murmure-t-elle.

— J'y vais, je te ramène la même chose ?

— Oui, dit-elle, fixant devant elle la baie vitrée qui ruisselle de pluie.

Paula, qui a suivi la scène, rejoint Lars près de la table des boissons :

— T'en as pas marre qu'elle te parle comme à un chien ? dit-elle avec un léger sourire.

— Mais pas du tout, répond Lars, c'est Azel, c'est tout...

« C'est Azel, c'est tout... » Paula hausse les épaules. Comme elle est fatiguée d'entendre ces mots. Comme une épitaphe. Un blason. Une légende intouchable. Comme si Azel était une reine, la reine de leur petit univers, Paula ne l'admettra jamais. Lars est fou de cette fille et elle n'y peut rien. Elle attendra... son heure viendra...

C'est une histoire assez singulière que je m'apprête à vous raconter, entrez...

Sept ans plus tard
Octobre 2005 Ostende

— Lars ? C'est moi...

C'est elle... Cette voix... Grave. Sensuelle. Unique. Elle l'avait appelé. Lars n'y croyait plus après tant d'années. Sept ans déjà.

— Azel ?

Ne pas la brusquer, la laisser venir... revenir... à lui...

— Je suis content de t'entendre...

— Moi aussi, Lars.

Elle aussi...

— Comment vas-tu ? Où es-tu ?

— À Molenbeek... Tu viens ? J'ai besoin de te voir.

C'est elle... Elle a besoin de moi...

Ils ne s'étaient pas revus depuis l'université. Elle était partie l'année de leurs dix-huit ans, juste après le dernier jour de l'an qu'ils avaient fêté avec leurs amis. À cette époque, Lars n'avait pas eu le choix. Ni les armes pour la retenir. On a tous un amour de

jeunesse enfoui quelque part. Les traces demeurent indélébiles et même si le cœur vibre à nouveau, ce n'est jamais pareil. On s'en accommode...

Immature, couvé par sa mère, soumis volontairement à la domination de son père, il avait conquis nonchalamment ses années d'études et ses débuts de vie de jeune homme sans histoire. Une fantaisie absente dans un esprit simple. Imperméable aux drames inutiles. Il s'en était remis à la fatalité. Au hasard. Puisqu'en ne provoquant rien, il n'était pas malheureux, pourquoi déranger le cours des choses ? Il s'était donc laissé glisser sans secousse.

Les aventures amoureuses qu'on lui connaissait n'étaient jamais de son fait. Son entourage proche se chargeait de lui mettre une fille entre les bras, ou bien une vague connaissance de lycée se jetait à sa tête espérant un avenir, un bout de vie à partager. Mais avec Lars, il fallait s'accrocher, tout inventer. Les gestes tendres, les sorties, il n'en prenait jamais l'initiative. Non pas qu'il n'appréciait pas, bien au contraire, mais il n'*originait* pas. Comme beaucoup de garçons de sa génération, il avait employé sa jeunesse à étudier, encouragé par des parents inquiets pour son avenir. Il avait donc terminé ses études de droit sans ressentir l'appel, la vocation comme disaient ses profs d'embrasser une carrière d'avocat. Un ami de son père lui avait décroché un entretien dans une compagnie d'assurance, et, son bagage aidant,

conjugué à cette attitude détachée qui le caractérisait, un premier poste lui avait été confié.

En pénétrant dans l'enceinte de la gare d'Ostende, il pensait à elle. Azel. À ce jour maudit où l'on avait appris son départ. Elle avait quitté la région, comme ça, sans prévenir personne. Elle s'était évaporée. Il l'avait rangée dans un recoin de sa mémoire. Seulement, on n'oublie jamais une fille comme Azel. Il appréhendait un peu. Et si elle le trouvait changé. Plus à son goût. Et si elle avait quelqu'un...

En cette froide matinée d'octobre, Lars marchait vite sur le quai. Un nuage de vapeur sortait de sa bouche à chaque expiration. Il monta dans la voiture *dix-sept*, se pressant pour pouvoir se choisir un siège tranquille, ce trajet n'ouvrant pas droit à des réservations. Déception. Trop de monde. Seulement une place en vis-à-vis et, comble de malchance, dans le sens inverse de la marche. Un peu essoufflé, il se tordit le cou pour scanner rapidement les passagers. Il avisa un homme d'âge moyen déjà installé vers le fond, côté couloir, une place inoccupée à son côté. Il approcha.

— Heu, bonjour. Cette place est-elle libre ? lui demanda-t-il.

— Non, j'attends quelqu'un ! répondit l'inconnu sèchement sans lever les yeux de sa revue.

— Excusez-moi, monsieur... c'est juste que je préfère être dans le sens de la marche !

— Eh bien, attendez que tous les passagers soient assis et vous pourrez faire votre petit marché !

Dépité, Lars rebroussa chemin dans l'étroit couloir et s'installa en face d'un jeune homme très occupé à dévorer des chips à l'odeur tenace de barbecue. Le visage tourné vers la fenêtre, il resta à l'affût des vagues de voyageurs sur le quai dans l'espoir qu'ils passent leur chemin vers une autre voiture. Hélas, quand le train démarra, il était bondé. Impossible de migrer ailleurs. Condamné, murmura-t-il entre ses dents.

Il jeta un œil discret vers l'homme de tout à l'heure qui le fixa d'un air narquois, il avait posé son bagage bien en évidence sur le siège resté libre à côté de lui. Lars n'eut pas le courage de réitérer sa requête. C'était trop tard.

À Gand, le mangeur de chips descendit laissant sa place à une femme serrant un bébé qui pleurnichait. Lars se désespéra, prévoyant le pire. Ce n'est pas qu'il n'aimait pas les enfants, mais la promiscuité des voyages en train le rendait nerveux. Il subirait, comme à son habitude. Après tout, ces gens n'avaient pas sa chance. Lui, il volait vers elle... À vingt-cinq ans, célibataire, ni heureux, ni malheureux, il verrait bien ce que l'avenir lui réservait.

Le paysage défilait, brumeux. Lars ferma les yeux, s'isola un instant. Le passé le submergea tout à coup. Il se revit, allongé dans sa chambre d'étudiant. Assise par terre, adossée à son lit, Azel jouait *Ode to my family* des Cranberries. Il aimait tant le son de sa voix quand elle chantait. Une voix rauque et si particulière. Il n'aurait pas voulu qu'elle s'arrête, jamais. Rester là... toute la nuit. Figurer cet instant, le cristalliser. Il se souvenait de leurs soirées un peu arrosées chez Hugo. Lui, ses parents lui avaient payé un studio à Gand en plein centre-ville pour ses études. Il avait plus de moyens. Généreux, il en faisait profiter ses amis. Toute la bande s'était retrouvée dans la même université, même Red, inscrit pour faire plaisir à son père alors qu'il rêvait de musique. Ils avaient goûté ensemble aux joies de l'indépendance, s'étaient initiés à la liberté avec l'impression d'être seuls à décider, aller en cours, en bibliothèque, ou rester à la terrasse d'un café pour y refaire le monde. Les samedis soir se passaient souvent dans l'appartement d'Hugo, exigu, mais si convivial. Les filles faisaient des crêpes dans la kitchenette et c'était une débauche de Nutella et de bières jusqu'à point d'heure. Comme cette époque lui semblait loin...

Si ses amis avaient le sens de la fête, Lars était quant à lui plutôt calme. Il laissait les autres faire. Il ne jugeait pas, non, mais ne se sentait jamais au diapason, ni concerné. Il aurait aimé pourtant. Sa

présence était discrète, il suivait le mouvement, c'est tout. Quand il riait, c'était comme en dedans, silencieux, un peu forcé. Il était content d'être là, sans plus. Un observateur neutre aurait sans doute vu qu'il n'était pas à l'aise en groupe. Mais les copains étaient habitués et ne se posaient plus de questions. Et puis la période universitaire est une errance, une recherche de personnalité, d'avenir. L'amitié n'est déjà plus aussi attentive qu'au lycée. On ne cerne pas les détails, ces infimes changements, insignifiants indices qui annoncent la fin d'une époque. Alors, quand Jocelyn s'était suicidé, le choc avait été rude. Comment n'avaient-ils pas senti le mauvais vent venir? Seule, Azel avait dit qu'elle savait. Elle leur avait démontré par A plus B qu'il avait quelque chose dans le regard qui ne trompait pas, l'œil du dépressif. Attablés au fond de leur Q.G., près de la fac, au café *Vooruit*, ils en étaient restés bouche bée. C'est elle qui avait organisé la collecte pour les fleurs. Elle s'était immiscée derrière le corbillard avec la famille du mort. Démonstrative à l'excès, elle les avait tous un peu étonnés.

Plus que trois quarts d'heure. Son ventre se mit à gargouiller. Il avait faim. Il se pencha entre ses jambes pour fouiller dans son sac à dos, à la recherche de ses macarons au citron de chez *Donnelly*, le pâtissier star d'Ostende. Il adorait le citron. Ça le rassurait. Il se vit

sourire dans la vitre du train. Le bébé souriait aussi découvrant ses gencives sans dents. Il piocha un gâteau discrètement. À chaque fois qu'il en croquait une bouchée, il gardait sa main droite en coupe sous son menton pour en recueillir les miettes. Le même geste que sa mère, Lucie Merik, une maman un peu fantasque, fleuriste et rêveuse, son exact contraire. Lars avait les pieds sur terre en général et peu de rêves, ou quasiment pas. Déborder de la marge lui donnait plutôt des frissons désagréables. Cela ne lui était pas arrivé souvent, il faut bien le dire. À quinze ans, il avait emprunté le scooter de son père, à son insu, pour rejoindre ses amis dans un pub. En sortant de l'établissement, il l'avait retrouvé à terre, le phare cassé, renversé par un type alcoolisé qui titubait sur le trottoir. Il n'avait pas fait d'histoire. Il était remonté sur son engin et était rentré directement. Sa voix avait tremblé devant son père au moment d'avouer. Remué, il avait su qu'il resterait droit comme un *i* toute sa vie. Une bonne leçon.

Son père, Mark Merik, était ingénieur paysagiste. Autoritaire et didactique, il reprochait à son fils sa mollesse face à l'avenir. «Moi, à ton âge, j'étais déjà marié et tu étais en route...» L'idée du prochain départ de sa fille Enora pour Paris, sur les traces de sa famille française du côté de sa femme Lucie, lui déplaisait résolument. Lui, il était flamand, né à Ostende, la région flamande restait ancrée dans ses

gênes. La mer du Nord et ses couleurs sombres, vert-brun, grises, noires. Les balades sous les assauts du vent. Les écriteaux bilingues sur les plages et dans les commerces attestant la présence d'une clientèle francophone. Le Bluegrass, Brel. Chez les Merik, on parlait le français, mais Mark ne cautionnait pas, alors imaginer sa fille quitter la Belgique pour des études à Paris ne le réjouissait pas.

Lars avait eu peu de relation avec sa sœur jusque-là. Enora avait six ans de moins que lui, un écart souvent difficile à combler entre frère et sœur. D'autant plus que leurs caractères se heurtaient à des différences solides. Enora était optimiste quand Lars était pessimiste. Souriante et exubérante face à un Lars taciturne et silencieux. Physiquement, ils ne se ressemblaient pas non plus, elle avait les yeux clairs, lui, plutôt sombres. Elle était grande et fine, Lars dans la moyenne avec une touche d'embonpoint qu'il perdait et reprenait au gré des saisons. Elle n'avait peur de rien, il ne risquait jamais rien.

Le train ralentissait, Lars reconnut la banlieue de Bruxelles. Dans le wagon, les gens commençaient à s'agiter. Il attrapa son sac à dos, y rangea les restes de macarons en prenant bien soin de les envelopper dans leur papier d'origine, les disposa sur le dessus pour qu'ils ne s'effritent pas, Azel pourrait être ravie d'en retrouver le goût. Il saisit sa bouteille d'eau, en but quelques gorgées, fit claquer sa langue, et referma

d'un coup sec la fermeture éclair du sac. Il se leva, tira sa parka du casier au-dessus, inspecta ses poches, son portefeuille était bien à sa place. Il se rassit, enfila son bonnet noir et se mit à frotter ses mains l'une contre l'autre. C'était un toc qui remontait à son adolescence. La voix suave de l'hôtesse annonça leur arrivée imminente en gare de Bruxelles Midi et la température extérieure qui s'élevait à neuf degrés. Pour un mois d'octobre, c'est normal, se dit-il.

C'était sa seule chance. Elle devait la saisir. Enfermée dans son studio depuis trop de temps, elle devenait folle. Les cris de l'enfant, ses cauchemars, comme des petits coups de poignard sous la peau fine de son front. Elle, lui, vivant dans cet endroit crasseux. «Tais-toi!» ordonna-t-elle. Les pleurs cessèrent immédiatement. Elle tira le rideau pour un peu d'intimité. Un pis-aller.

Elle remit son casque sur les oreilles avec Björk, à fond. Le rythme de *Venus as a boy* l'emporta, un flot continu qui la remplissait comme une nourriture puissante. La musique, c'était tout ce qui lui restait de l'Azél d'avant. Celle qui avait un toit sûr, une assiette pleine, une salle de bain chauffée. Avant l'université, avant tout le reste. Le temps de sa chambre d'adolescente dans la maison de ses parents, même si elle y souffrait déjà.

Son père adorait la contredire. Il pouvait y aller très fort parfois, juste pour la provoquer. Il y avait en elle quelque chose de *pas catholique*, comme il disait. Il sentait mauvais... des relents de whisky/tabac. Ça l'écœurait. Il n'avait pas de travail régulier. Il vivait de combines, de menus larcins. Chez eux, jamais de factures d'électricité

ni d'eau. Ils se raccordaient sur le réseau de la ville ou sur le compteur d'un voisin. Bricoleur, débrouillard, fauché, malhonnête et malveillant, c'est ainsi qu'on pouvait définir le père d'Azel.

Sa mère passait sa vie sous antidépresseurs et écumait les cabinets médicaux de la région à la recherche du médecin idéal, celui qui lui prescrirait enfin l'opération de la dernière chance. Elle rêvait qu'on découpe sa graisse, qu'on taille dans la masse. Après ça, juré, elle ferait un grand régime, et elle s'y tiendrait. Mais ce chirurgien restait absent de sa vie. Introuvable. Elle mangeait comme un ogre, enflait presque à vue d'œil. Vers huit ans, quand Azel avait appris la fable de La Fontaine qui parle de la grenouille qui gonfle, qui gonfle et finit par éclater, l'image de sa mère lui avait piqué les yeux.

Sa sœur cadette, Betty, avait été fabriquée dans le même moule que ses parents. Satisfaction maximale pour eux. Même poitrine lourde que sa mère dès ses quatorze ans, même appétit vorace, même vocabulaire fleuri et sans filtre. Betty, de nature jalouse et intransigeante, la regardait comme un être venu d'une autre planète.

En résumé, une famille au cœur sec.

Elle avait su très vite qu'elle devait fuir. Elle n'avait rien de plus à espérer de ce mur d'incompréhension qu'étaient ses géniteurs. Elle attendrait sa majorité, et salut la compagnie !

Azel était boulimique d'une façon différente. Comme elle n'était pas grosse, ça ne se voyait pas. Elle pouvait engloutir deux ou trois barquettes de *Donuts* grand format accompagnées de plusieurs tablettes de chocolat et avaler des litres de café au lait. Les jours où elle ne s'aimait pas, c'était dix fois pire. Après, elle se faisait vomir. Dans son studio, ça sentait l'aigre et le tabac froid. Elle y passait des heures, recroquevillée au fond de son canapé. Elle n'avait pas de gros besoins. Les vêtements, elle s'en moquait, le maquillage aussi, jamais de parfum sinon sa peau réagissait mal et virait au violine. Il lui fallait juste son ordinateur, sa télévision et son joystick. Mais ça, c'était indispensable. Une fois par mois, elle se rendait au centre public d'aide sociale. L'État était là pour l'aider. Avec un gamin à charge, c'était déjà ça.

Parfois, elle se souvenait de son arrivée à Molenbeek après sa fuite. Elle se revoyait, seule, arpentant les rues à la recherche d'un emploi. Une pancarte sur une devanture, un entretien expédié, et on l'embauchait dès le lendemain dans une pharmacie, à la maintenance. Réceptionner les commandes, déballer les cartons, mettre les produits en rayon. Maux de dos, cervicales en feu. Le rêve ! La patronne lui avait promis qu'elle la prendrait à plein temps. Azel y avait cru.

Au début, les deux autres employées en parapharmacie l'accueillirent poliment. Puis la

complicité de la pause cigarette les rapprocha. Quelques semaines après, celle qui s'appelait Nelly lui présenta un lointain cousin du Mali : Idriss Kumba. Azel se mit à le fréquenter.

Un jour, Nelly la surprit en train de fourrer dans ses poches des tubes de crèmes cosmétiques haut de gamme. Par solidarité entre vendeuses, elle décida de ne pas la dénoncer, elle demanda juste à Azel de remettre les produits en rayon, Azel lui rit au nez. En douce, elle alla glisser son larcin dans le casier de Nelly et aiguilla discrètement Madame Sow, la gérante. Le vol fut découvert. Elle convoqua Nelly pour la sanctionner. En voyant sa mine déconfite à la sortie du bureau de la patronne, Azel fut soulagée, maintenant on ne pouvait plus la soupçonner. Elle lui fit un grand sourire, mais Nelly restait offusquée. Alors, la mauvaise ambiance s'installa comme une gangrène. Chaque jour, chaque heure portait son lot de sous-entendus désagréables et ciblés. Un vendredi matin, lors de la coupure dans l'arrière-cour, Nelly et sa collègue eurent des mots avec Azel. Des mots plus violents que d'habitude. Ça dégénérait. Il faut dire qu'en fin de semaine, fatiguées et à fleur de peau, leurs nerfs étaient à vif avec en plus le samedi qui se profilait, jour d'affluence. Sans compter sa trahison qu'elles n'avaient pas digérée.

Seulement Azel n'est pas du genre qui subit. C'est une guerrière. Elle a du répondant, et personne ne fait le poids contre ses arguments.

À partir de là, l'atmosphère à la pharmacie se dégrada. Au moindre faux pas, les employées ne la rataient pas. Elles s'étaient lourdement trompées sur son compte. Terminés les échanges d'amabilités. La guerre était déclarée. Le soir, Azel racontait à Idriss les misères et les insultes qu'elle subissait, si bien qu'elle le persuada que c'était elle la victime. Il compatit, se fâcha avec sa cousine Nelly et la menaça même de représailles. Pourtant, les filles ne se calmèrent pas. Alors, Idriss lui demanda de démissionner et de venir habiter chez lui. Il avait un boulot stable. Agent de sécurité chez Lidl. Ça ne payait pas des masses, mais ça payait régulièrement. Il menait quelques affaires à côté pour arrondir ses fins de mois. Quelques semaines plus tard, elle était enceinte de son premier enfant, Yanis.

Gare de Bruxelles-Midi

Sur le quai, elle était là, face à lui. Coupe courte à la garçonne, ses yeux bleus et son corps élancé l'éblouirent encore une fois. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas ressenti un tel embrasement intérieur. Cette fille le chavirait. Rien n'avait changé, ses sentiments refaisaient surface, accrus par les années de privation et d'absence d'elle.

Dans le tram qui les emmenait à Molenbeek, elle parla beaucoup. Elle lui raconta, avec force détails, ses dernières années difficiles. Elle n'avait pas retrouvé de travail, vivait d'aides sociales. Il comprit qu'elle souffrait. Il reçut ses confidences comme un cadeau du ciel. Il allait jouer le rôle de sa vie, celui de sauveur. Le plus beau, le plus gratifiant, celui qui allait donner un sens à son existence.

Il la ramènerait à Ostende ou dans les environs. Il louerait une petite maison qu'elle pourrait décorer à son goût. Ils feraient des soirées avec la bande de l'époque. Comme un conte de fées, ils se recréeraient leur monde, celui qu'ils avaient effleuré pendant leur adolescence. Le dimanche, ils iraient à Ostende au

bord de la mer faire de grandes balades sur la plage. Elle reprendrait sa guitare et la vie serait douce.

Il l'avait retrouvée, son Azel. Il ne la laisserait plus s'échapper cette fois.

Une fois à Molenbeek, ils empruntèrent quelques rues avant d'arriver devant une façade mal tenue. Un escalier sale et délabré, une odeur pestilentielle. Elle lui expliqua que l'immeuble abritait essentiellement des squatteurs, des sans-papiers, et un tas de gens qui avaient d'autres préoccupations que les jours de ramassage des déchets. Quand ils pénétrèrent dans le studio, le cœur de Lars se serra. Comme elle avait dû être malheureuse, se dit-il. Elle alluma une petite lampe à ombres chinoises qu'il reconnut immédiatement, un cadeau qu'il lui avait fait pour mettre dans sa chambre d'étudiante. Quand tu te sentiras seule, il te suffira de faire tourner l'abat-jour et les silhouettes danseront sur le mur. Il était touché qu'elle ait gardé cet objet.

Pendant qu'Azel faisait du café, Lars lança : «Rassure-moi, tu as des toilettes?» Elle lui indiqua le palier avec un pauvre sourire. Évidemment, vu l'exiguïté du lieu, il ne voyait pas où le propriétaire aurait pu les mettre.

Quand il revint, elle tenait quelque chose dans les mains qu'elle dissimula discrètement. «Qu'est-ce que tu caches?» Il s'approcha, la taquina, la chatouilla. Ils roulèrent sur le matelas posé à même

le sol. L'attirance était électrique. Il l'embrassa maladroitement. Elle se laissa faire. L'étreinte se précisa. Elle guida ses mains vers son jean. Il défit le bouton, tremblant. Elle se contorsionna pour l'aider le plus possible. Quand le jean fut à terre, elle se leva d'un bond et, tout en retirant son pull, s'avança vers un vieux Sound Machine, pressa la touche *Play* : *I'm a fountain of blood, in the shape of a girl*, la voix de Björk les fit décoller.

En sueur, malgré la fraîcheur du lieu, ils se regardaient en souriant. Lars était parti loin, une fois encore, Azel possédait ce pouvoir de l'envoyer il ne savait pas où, il n'avait jamais su, mais ne voulait pas creuser. Elle lui avait griffé le cou. Quelle importance ! Ce qui comptait était là, sous ses yeux. Il fallait qu'il parle maintenant, vite. « Rentre avec moi, chuchotait-il, tu fais tes valises, je prends deux billets et adieu Molenbeek, adieu le ciel pollué et la misère du monde. Alors ? T'en dis quoi ? » Une ombre assombrit son visage. « Habille-toi, dit-elle, vite ! » Lars s'exécuta, il n'était pas inquiet. Azel fonctionnait comme ça, par à-coup. Elle passait d'une humeur à une autre, comme ça, sans transition. Elle ne répondait pas forcément aux questions. Il le savait, mais la patience était sa principale qualité, alors il attendrait.

Elle l'entraîna dans la rue. Les vitrines s'allumaient. Une pluie fine tombait en oblique sur le trottoir. Lars frissonna et remonta sa capuche par-

dessus son bonnet. Azel tirait de grandes bouffées de sa cigarette en marchant d'un pas rapide. Ils n'allèrent pas très loin. À deux pâtés de maison de là, elle poussait la porte vitrée embuée d'un pressing tenu par une grosse dame noire en boubou derrière un comptoir en formica. La chaleur du lieu saisit Lars. Quand elle aperçut Azel, la dame se retourna et cria pour couvrir le bruit de la centrale vapeur : «Malia, amène le petit! Azel est là!» Une jeune fille aussi menue qu'une allumette tenant un petit garçon par la main surgit d'une marée de cintres chargés de vêtements en attente de nettoyage. Azel fit un signe à l'enfant, il se jeta sur elle et étreignit son bassin de ses bras maigres. Elle le détacha sans douceur, remercia les femmes tout en le poussant vers la sortie.

Lars comprit qu'Azel ne vivait pas seule et qu'il avait bien vu une peluche dans ses mains tout à l'heure. Azel et ses mystères...

Je te présente, Yanis, mon fils, dit-elle distraitement.

Yanis avait pour père Idriss Kumba et pour mère Azel Thyssen. Son père était malien, sa mère blonde aux yeux bleus. Il était métis, mais ça ne l'enchantait guère, il ne savait pas dire pourquoi il ne se sentait à l'aise dans aucune des deux cultures. Sa mère lui répétait que c'était une chance au contraire et qu'il serait plus beau que les autres. Lui, il disait à tout le monde que sa peau était *café au lait* parce que c'était la boisson préférée de sa maman. Il n'y croyait pas vraiment, mais ça l'amusait. D'ailleurs, il avait entendu le docteur dire à Azel — qui en surconsommait — que l'estomac humain adulte ne pouvait pas absorber une telle quantité quotidienne et que c'était pour ça qu'elle digérait mal et qu'elle souffrait de maux de ventre.

Il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas une maison avec ses parents dedans. Pourquoi son père vivait avec une autre dame? Pourquoi sa mère l'envoyait chez Fatou tous les jours? Pourquoi elle ne le câlinait jamais? Pourquoi il avait froid dans son lit? Pourquoi il n'avait pas de porte à sa chambre? Toutes ses questions restaient sans réponse. Il avait l'impression que les adultes ne savaient pas tout. Ça le décevait.

Du haut de ses six ans, il découvrait un monde instable et cabossé.

Il adorait sa mère. Elle était belle. C'était la plus belle. Il le voyait bien à la télé, il y avait beaucoup de filles jolies, sa mère l'était encore plus.

C'était Malia, la fille de Fatou, qui venait le chercher à la maison quand sa mère n'était pas en état pour l'emmener à l'école. Souvent, elle le gardait au pressing. Au moins, là-bas, il avait toujours chaud. Il adorait jusqu'à l'odeur drôle et bizarre des produits de nettoyage. Quand sa mère tardait trop, il restait avec Malia au fond du magasin. Sa série télé favorite était une série française avec une fille aux longs cheveux blonds qui s'appelait Hélène. Elle lui avait raconté toute l'histoire des saisons précédentes, un nom avec *amour* dedans. Malia, il la trouvait belle aussi. Mais ses bras étaient trop fins, un peu comme ses cuisses à lui. Elle lui donnait beaucoup de baisers parfumés à la vanille.

Parfois, c'était son père qui venait le prendre. On lui avait raconté qu'Idriss et Azel ne s'aimaient plus assez pour vivre ensemble. Son père l'emmenait chez son grand-papa qui venait d'épouser une fille aussi jeune que Malia. Encore un sujet mystère. Il avait l'impression que son grand-papa avait plusieurs femmes, mais c'était impossible... Pour faire un bébé, il fallait juste un papa et une maman... Yanis avait déjà vu des grands-pères à la télé, ils avaient des

rides sur le front et autour des yeux, le sien était tout lisse. Peut-être qu'en Afrique c'était comme ça, les gens ne se fripaient pas.

La chose qu'il aimait le moins dans sa famille africaine, c'étaient les repas. Il faisait semblant de ne pas savoir bien confectionner les petites boules au creux de sa main qu'on portait ensuite à la bouche. Yanis n'appréciait pas cette façon de se nourrir, alors on lui donnait une cuillère en se moquant de sa peau claire et de ses manières de blanc.

Il n'avait pas d'autre famille. Du côté de sa mère, c'était tout vide. C'était ce qu'elle lui avait raconté. Il posait souvent des questions — surtout à Noël — sur l'existence de ses grands-parents inconnus de Bredene. Pour situer l'endroit dans la Belgique, il avait cherché sur une carte routière qu'il avait trouvée chez son père. Le visage de sa mère se fermait quand il abordait la question.

Lars avait réussi son pari. Avoir sa propre famille.

Comme il l'avait espéré, Azel s'était laissé convaincre et l'avait suivi. Retour aux sources et à leur jeunesse. Tout s'était fait très vite. Les parents de Lars les avaient aidés à trouver une petite maison à Torhout, à quelques kilomètres d'Ostende, dans un lotissement sans prétention. Lucie et Mark Merik avaient participé aux frais, achat de divers meubles, électroménager et vaisselle. Lars avait lâché son studio à Ostende avec soulagement.

Mais le premier dîner chez ses *beaux-parents* fut une épreuve pour Azel, l'immersion familiale n'étant pas son fort.

Elle fut surprise de voir cinq couverts en arrivant. «C'est parce qu'on va se skyper avec Enora, ma fille, qui vit à Los Angeles!» dit Lucie, avec un grand sourire. «Comme ça, elle sera un peu avec nous, c'est un jour important, non?» Azel trouva surréaliste cet ordinateur ouvert posé en bout de table devant une chaise vide, avec l'image de cette sœur qui semblait si parfaite.

Puis Lars voulut qu'elle renoue avec ses propres parents et sa sœur Betty. Il savait le sacrifice qu'il

lui demandait, mais il pensait que c'était bien mieux pour son équilibre et celui de Yanis.

Azel finit par accepter et, le dimanche suivant, ils étaient invités chez les Thyssen, à Bredene.

Sur la route, personne ne parlait. Assis à l'arrière de la voiture, Yanis gigotait en silence, impatient de connaître enfin ses grands-parents flamands. Seul, le bruit lancinant des essuie-glaces, chassant sans répit les gouttes d'une pluie fine et serrée, emplissait l'habitacle. Azel n'était pas dans son assiette, son teint fragile de blonde était gâté par des plaques rosacées sur son front, ses joues, son cou. Elle se doutait bien qu'après des années de silence, rien ne serait facile.

En effet, les retrouvailles furent plutôt froides.

— Eh ben, il était temps de venir voir tes parents, après tout ce temps... t'attendais qu'on soit au cimetière? lâcha Sylviane, la mère d'Azel.

— Tu sais très bien pourquoi je me suis tirée! répondit Azel, tenant Yanis devant elle comme un bouclier.

— Et c'est qui celui-ci? dit le père en pointant du doigt le petit Yanis.

— Ton petit-fils, répliqua Azel, froidement.

— Et le père s'est débiné, je suppose?

— Pas du tout, il vit ailleurs, c'est tout!

Le père haussa les épaules. Son haleine alcoolisée dès onze heures du matin n'annonçait rien de très

engageant. Toutefois, Lars nota qu’Azal faisait des efforts. Calme, elle répondait aux questions sans y mettre trop de sentiment. Betty et son mari Antonin affichaient quant à eux plus de curiosité que d’animosité.

— Et tu faisais quoi à Bruxelles ? demanda Betty à sa sœur.

— Je travaillais dans une pharmacie... jusqu’à ce que je tombe enceinte.

— Tu leur faisais le ménage ? dit la mère en ricanant. Parce qu’on ne peut pas dire que tu croules sous les diplômes, hein, ma fille !

— Pas du tout, mentit Azal, piquée au vif, j’étais préparatrice...

— Ah ouais... avec une blouse blanche et des gants de chirurgienne ! poursuivit le père sur un ton moqueur.

Azal gérait son attitude avec un sang-froid remarquable. Des relents d’enfance brouillaient ses yeux par moments, Lars le voyait bien. Elle fumait beaucoup. Les parents d’Azal avaient à peine regardé le petit Yanis. Sa couleur ne devait pas être conforme à leurs attentes.

Le repas fut copieux, mais sans générosité. Mal assis sur une chaise en formica, Lars regardait la mère d’Azal engloutir la moitié du poulet, deux assiettes de taboulé, et des pommes de terre arrosées de sauce. Puis les trois quarts d’un Coulommiers

français sur du pain, trois yaourts, deux bananes. Au dessert, la sœur d’Azal ramena de la cuisine une boîte de gâteaux variés sous plastique. Du coude, elle repoussa sans ménagement le plateau de fromages en se penchant au-dessus de Lars, sa poitrine massive le frôlant. «Pardon, Lars, désolée!» Elle lui avait chuchoté ces mots à l’oreille en fixant sa sœur. La chantilly des religieuses avait débordé sur les éclairs. Lars supposa que l’idée de les disposer sur un plat de service ne lui avait même pas effleuré l’esprit. Chez les Thyssen, pas de chichi, on servait les aliments dans leur carton d’emballage, tels quels.

Comme Lars s’y attendait, quatre paires de mains avides se jetèrent sur les pâtisseries sans se soucier des goûts de leurs invités. Azal plongeait les yeux dans son assiette et ralluma une cigarette, le spectacle de cette famille lui donnait la nausée. Une scène se préparait pour le retour en voiture. Lars anticipait : elle allait lui reprocher ce dimanche raté. Lui faire payer cette famille inacceptable.

À la fin du déjeuner, la mère s’éclipsa pour sa sieste tandis que le père prétextait un rendez-vous avec son voisin garagiste à ses heures. Sa vieille voiture allait rendre l’âme s’il ne s’en occupait pas à temps, et il était sûr qu’au moins ce serait gratuit, ce qui n’était pas négligeable.

Azal suivit Betty dans la cuisine tandis que son mari, Antonin, vautre dans le canapé devant

l'écran de télévision, joystick en main, avait décidé d'initier Yanis aux joies d'un jeu vidéo ultra-violent : Carmageddon. L'idée étant d'écraser à la chaîne tout ce qui se présentait sous les roues d'une voiture, piétons compris. Tout ça dans un bain d'hémoglobine. Lars assista à la scène sans un mot, son café à la main, le cœur à l'envers.

Betty voulait tout savoir, elle interrogeait Azel en faisant la vaisselle. Celle-ci demeurait imprécise sur les détails, mais devant les sarcasmes et les piques de sa sœur, elle lui raconta que le père de Yanis était un Marine américain dont elle était tombée amoureuse. Il avait dû rentrer en Californie, sa mère souffrant d'un cancer. Il lui écrivait souvent, mais avait fini par épouser sa fiancée parce que c'était prévu comme ça. Elle lui postait des photos de l'enfant, et lui, en retour, des mandats pour son éducation.

Betty était impressionnée. La vie de sa sœur lui paraissait si romanesque. Tout se passait à Bruxelles, comme on disait par ici. «Et Lars? Il prend ça comment? J'imagine qu'il n'a pas pu faire autrement que de prendre le package... un petit métis en prime!» Il y avait une telle jalousie dans ses yeux, de celle qui donnait envie de mystifier, d'enjoliver n'importe quelle vérité pour enfoncer le poignard jusqu'à la garde.

À l'évocation de ses retrouvailles avec Lars sur le quai de la gare de la capitale, Betty se mordilla

l'intérieur de la lèvre jusqu'au sang. Azel n'avait pas lésiné sur les détails, elle avait brodé, en avait rajouté et, sous le regard envieux de sa sœur, avait éprouvé un plaisir certain.

Après ça, Yanis fut demandeur pour aller passer régulièrement des week-ends chez ses grands-parents Thyssen. Betty et Antonin étaient souvent là. Sa tante assez taquine ne perdait pas une occasion de le charrier, même si malgré elle, elle ressentait un certain respect pour ce petit made in USA. Lui était aux anges, il avait enfin une famille maternelle et de la couleur qu'il avait toujours souhaitée. Quant à son oncle, il lui apprenait un tas de gros mots et lui faisait vivre des sensations extrêmes sur sa console. Sournoisement, Antonin distillait en lui l'addiction aux jeux vidéo sans l'ombre d'un remords.

Yanis trouvait quand même que ses grands-parents Thyssen avaient de drôles de manières. Mais il savait déjà que la vie n'est pas toujours ce qu'on croit.

Yanis avait sept ans à la naissance de son demi-frère Elliot. On peut imaginer qu'un enfant est le fruit d'un désir partagé, un projet, mais Lars et Azel n'avaient jamais abordé le sujet. C'était arrivé, c'est tout.

Lars avait été surpris quand elle lui avait appris la nouvelle. Il trouvait ça un peu prématuré. Il ne la découvrait pas tellement *maternante* avec Yanis, plutôt distante même. Il lui avait conseillé d'arrêter le tabac, prodigué un tas de conseils collectés sur internet. Rien de trop invasif, comme toujours. Ni de trop personnel. Mais rien n'y fit, elle fuma encore plus pour compenser cet état larvaire. Elle n'évita pas l'alcool du tout. Les derniers mois, très éprouvants, avec sa mère et sa belle-mère sur le dos, se soldèrent par un rejet total de la famille. Quant à sa sœur Betty, toujours sans enfant, elle rôdait comme une louve. Ombrageuse, mais excitée et attentionnée presque malgré elle, elle vivait la grossesse d'Azel un peu par procuration.

Azel clamait qu'elle ressemblait à un éléphant, subissait tous les maux inhérents à son état, rétention d'eau, reflux gastriques et nausées quotidiennes. Les fringales ne cessaient pas. Les vomissements non

plus. Il lui faudrait dompter son corps après cet enfer, ce corps qu'elle n'aimait pas et qui, malgré elle, avait toujours attiré les hommes.

L'accouchement fut douloureux, comme ses pensées.

Voilà, ils étaient quatre maintenant. Une vraie petite famille.

Lars semblait toujours amoureux d'elle, bien que sans grande tendresse. Très doué pour cacher ses émotions, un masque lisse, sans aspérité. L'homme sans mot. Azel le repoussait systématiquement, lui se murait dans un silence inquiet. Un amant moyen, trop mécanique, sans fantaisie, loin du sublime qu'elle méritait.

Un bébé... comme elle regrettait. Les couches et les biberons, ça ne remplissait pas une existence, en tout cas, pas pour elle. Elle n'avait jamais supporté les pleurs des nourrissons et Elliot n'était pas de ces enfants apaisés. Irritable, ne grossissant pas, ses vagissements continuels l'épuisaient. Tout lui pesait, le déshabillage, le bain, les lingettes à l'odeur écœurante, la crème, le talc, le rhabillage de ce petit corps gigoteur et égoïste qui allait recommencer à se salir dans deux heures. Et puis les caprices de Yanis, son *grand* un peu jaloux, les visites chez le pédiatre, une vie sans intérêt, une vie de boniche à gosses, comme elle disait, et sans salaire avec ça !

Deux ans plus tard, n'y tenant plus, elle décidait de déléguer les corvées à une nounou du nom de madame Benerzi, cinq jours par semaine. Elle s'octroya donc tout le loisir de traîner à la maison dans ses grands pulls mous en grignotant devant la télévision, de saturer les cendriers, de boire des litres de café au lait et quelques bières le soir. Et puis de revenir à son passe-temps privilégié, des heures et des heures, de s'étioler devant son écran à jouir d'une deuxième existence, immergée dans des jeux virtuels, d'accumuler des vies en pulvérisant des scores, d'être fière d'appartenir à une communauté de joueurs en réseau, son cercle très privé.

Lars l'exhortait régulièrement à se chercher un travail. Il souffrait de la voir dépressive.

— Allez, Azel, secoue-toi... tu m'inquiètes...

— Désolée... j'contrôle pas...

— On pourrait être si heureux tous ensemble, soupirait-il.

— Bien sûr, ironisait-elle, la vie est si belle, Lars, comment n'y avais-je pas pensé plus tôt?

— Je ne te comprends pas, Azel, tu as tout... tu as deux beaux enfants, Yanis t'adore, et Elliot a besoin de toi, il te regarde déjà avec des yeux si brillants.

— Et d'après toi, c'est suffisant? Non, Lars, je sais très bien ce que j'ai... c'est physique et moral... inextricable.

— Tu as vu un médecin ? éludait Lars.

— Oui, à part des cachetons, pas de solution pour moi... je suis dans la case *mal-être inconnu*.

Lars se mettait alors à frotter ses mains l'une contre l'autre fébrilement. Il cherchait quoi dire.

— C'est sûrement dans ta tête, Azel, tu t'écoutes trop !

Azel ne répliquait rien. C'était la réponse habituelle de tous, médecins et parents depuis l'enfance.

— Je sais ! dit soudain Lars, excité. Je vais inviter la bande pour une petite soirée, tu vas voir, ça va nous faire du bien. On ne les voit pas si souvent, non ?

Elle avait fermé les yeux. Lars ferait ce qu'il avait décidé en croyant lui faire plaisir. Il était si prévisible.

Il espérait que cette fois le courant passerait mieux. Au début de leur emménagement à Torhout, Lars avait été si fier d'appeler le groupe et de leur faire la surprise du retour d'Azel. Il avait organisé un dîner qui avait tourné au fiasco total. Mauvaise volonté d'Azel. Des piques, des jugements, des allusions gratuites. Une façade froide, distante et sans empathie. Elle s'était éclipsée avant le dessert. Lars s'était excusé auprès de ses amis, avait avancé un millier d'arguments pour la défendre. Après ce qu'elle avait vécu, sa conduite était normale. Hugo, Paula, Red et les autres avaient donné le change,